

L'Afrique dans le contexte de l'histoire mondiale

Ivan Hrbek

Un extraterrestre qui aurait visité l'Ancien Monde au début du VII^e siècle de l'ère chrétienne, puis serait revenu cinq siècles plus tard — vers 1100 — aurait fort bien pu conclure de ses observations que la totalité de ses habitants deviendraient bientôt musulmans.

Au temps de sa première visite, la communauté qui s'était rassemblée à La Mecque, petite ville perdue dans l'immensité des déserts d'Arabie, autour du prédicateur de la nouvelle religion, le prophète Muḥammad, ne comptait même pas une centaine de membres et ceux-ci devaient affronter l'hostilité grandissante de leurs compatriotes. Cinq siècles plus tard, les fidèles de l'islam étaient disséminés sur un territoire qui s'étendait des bords de l'Èbre, du Sénégal et du Niger à l'ouest aux rives du Syr-Daria et de l'Indus à l'est, s'avancait au nord jusqu'à la Volga, au cœur même du continent eurasiatique, et atteignait au sud la côte orientale de l'Afrique.

Dans la partie centrale de ce territoire, les musulmans constituaient la majorité de la population, tandis que dans certaines régions de sa périphérie, ils comptaient parmi les dirigeants ou les commerçants, s'employant à repousser toujours plus loin les frontières de l'Islam. Sans doute le monde islamique avait-il déjà perdu à cette époque son unité politique : morcelé en de nombreux États indépendants, il avait même dû céder du terrain en certains endroits (dans le nord de l'Espagne, en Sicile et, juste à la fin de la période considérée, dans une petite partie de la Palestine et du Liban), mais il n'en représentait pas moins une culture et une civilisation relativement homogènes, dont la vitalité était loin d'être épuisée.

Entre-temps, l'islam avait cessé d'être une religion exclusivement arabe; la nouvelle foi avait réussi à rallier et à assimiler les éléments ethniques les plus divers pour les fondre dans le creuset d'une communauté culturelle et religieuse unique. Né sous le soleil brûlant de la péninsule d'Arabie, l'islam avait su s'acclimater sous diverses latitudes et parmi des peuples aussi différents que les paysans de Perse, d'Égypte et d'Espagne, les nomades berbères somali et turcs, les montagnards afghans et kurdes, les parias de l'Inde, les commerçants soninke et les dirigeants du Kānem. Nombre de ces peuples étaient devenus à leur tour d'ardents défenseurs de l'islam qui, reprenant le flambeau des mains des Arabes, propageaient la foi dans de nouvelles directions.

Devant une réussite aussi éclatante, notre extraterrestre ne pouvait manquer d'être aussi impressionné que les nombreux historiens qui n'ont pas hésité à qualifier d'«ère islamique» la période allant du VII^e au XI^e siècle, voire au-delà. Non que les peuples musulmans aient dominé l'ensemble de la planète ou qu'ils aient exercé une influence politique, religieuse ou culturelle décisive sur le reste du monde; l'expression est à prendre dans un sens tout relatif: des différentes aires culturelles de l'époque, le monde islamique a été la plus dynamique et la plus progressive dans un certain nombre de domaines de l'activité humaine. Il serait bien sûr inexact de passer sous silence les changements survenus en d'autres régions ou de sous-estimer ce qui a été accompli par d'autres peuples en Afrique, en Asie et en Europe durant la même période, puisque déjà s'y dessinaient certaines tendances annonciatrices de l'évolution ultérieure, qui ne furent pas sans influencer la destinée du monde.

L'essor de la civilisation islamique

La conquête arabe présente de nombreuses similitudes avec les autres tentatives du même type retenues par l'histoire, mais elle s'en différencie aussi à bien des égards. Tout d'abord, bien qu'inspirés par un enseignement religieux, les Arabes n'attendaient pas, en principe, des peuples conquis qu'ils se rallient à leur communauté religieuse, mais leur permettaient de conserver leurs croyances propres. Au bout de quelques générations, toutefois, la plus grande partie des populations urbaines s'était convertie à l'islam, et ceux-là mêmes qui n'y adhéraient point tendaient à adopter l'arabe, devenu la langue véhiculaire d'une culture commune. L'empire arabe avait été édifié par une armée de guerriers nomades, mais cette armée avait à sa tête des marchands citadins déjà familiarisés avec les cultures des territoires occupés. Contrairement à d'autres empires nomades, l'empire fondé par les Arabes sut préserver longtemps son unité; alors que les Mongols, par exemple, avaient adopté les langues et les systèmes religieux des territoires occupés, les Arabes imposèrent leur langue et leur autorité aux divers peuples qu'ils avaient soumis.

Les conquêtes arabes des VII^e et VIII^e siècles ont eu deux effets marquants et durables. Le plus immédiat et le plus spectaculaire fut la création d'un nouveau grand Etat dans le bassin méditerranéen et au Proche-Orient.

Le second, moins rapide et moins tumultueux mais tout aussi important, fut la floraison d'une nouvelle culture à l'intérieur de cet État.

L'État arabe s'était constitué en un véritable empire avec une rapidité rarement égalée dans l'histoire. Un siècle après leur apparition sur la scène mondiale, les Arabes étaient les maîtres d'un territoire s'étendant des Pyrénées, aux frontières de la France, au Pamir, en Asie centrale. L'Espagne, l'Afrique du Nord, l'Égypte, l'ancien empire byzantin au sud du Taurus et l'Empire perse à l'est étaient désormais rattachés à un même royaume impérial, aussi vaste que l'avait été l'Empire romain à son apogée.

Pendant un peu plus d'un siècle, les conquérants arabes réussirent à préserver la cohésion des territoires soumis. Dans la deuxième moitié du VIII^e siècle, différentes régions commencèrent à leur échapper tandis que les musulmans non arabes revendiquaient leurs droits à partager le pouvoir politique et administratif. À l'ouest, l'Espagne, l'Afrique du Nord et, plus tard, l'Égypte recouvrèrent progressivement leur indépendance et s'engagèrent dans des voies différentes. À l'est, diverses dynasties d'origine persane ou turque (mais de culture persane) firent leur apparition et étendirent bientôt leur domination aux régions orientales du califat. À la fin du XI^e siècle, l'Empire arabe avait depuis longtemps perdu sa grandeur passée. Il s'était morcelé en une extraordinaire mosaïque de petits États, de pouvoirs régionaux et de dynasties rivales, dont un petit nombre seulement étaient d'origine arabe.

Ainsi l'Empire arabe des premiers conquérants avait fait place au monde musulman du Moyen Âge : monde, et non plus empire, car constitué d'États politiquement autonomes et souvent hostiles, et cependant conscients d'une identité commune qui les différenciait des autres régions du globe ; musulman, et pas seulement arabe, car fondé sur une foi commune plus que sur des liens ethniques.

Le second résultat durable de la conquête arabe fut la création, au sein de l'Islam, d'une civilisation nouvelle. Les conquérants arabes avaient bâti leur empire grâce à la nouvelle foi islamique et à leurs prouesses militaires, mais la culture de ces hommes du désert était plutôt simple et rudimentaire. Comparé au riche héritage classique — hellénistique ou persan — des pays conquis, l'apport culturel des Arabes apparaissait assez limité. Il fut néanmoins important à bien des égards. En effet, outre leur religion, les Arabes transmettaient leur langue, qui allait devenir la principale langue administrative, littéraire et scientifique de tout le monde musulman, ainsi que leur poésie et leurs conceptions esthétiques.

La civilisation riche et originale qui caractérisa le monde musulman à son apogée était une synthèse des diverses traditions des peuples ayant rallié l'Islam ou vivant sous sa domination. Héritière des acquis matériels et intellectuels des peuples du Proche-Orient et de la Méditerranée, elle avait également fait siens et assimilé de nombreux traits d'origine indienne et chinoise qu'elle avait contribué ensuite à diffuser.

Il serait erroné de ne voir dans la civilisation musulmane qu'un ensemble disparate d'emprunts culturels. Certes, dans un premier temps, de nombreux

éléments étrangers furent adoptés sans la moindre transformation, mais ils allaient progressivement être combinés à d'autres éléments, amplifiés et développés jusqu'à prendre des formes originales, alimentant et stimulant la créativité musulmane dans les domaines scientifique, artistique et technologique. Ainsi est apparue une civilisation spécifiquement musulmane, reflétant le nouvel universalisme et le nouvel ordre social.

Facteurs géographiques et économiques

L'épanouissement de cette civilisation a été rendu possible par un ensemble de facteurs favorables, dialectiquement liés entre eux. L'Empire musulman a été édifié dans une région qui était le berceau de la plus ancienne civilisation du monde. Les conquérants arabes y avaient trouvé une culture et une économie urbaines issues d'une tradition séculaire dont, très rapidement, ils surent tirer profit en s'établissant dans les villes déjà existantes mais aussi en fondant de nombreuses cités nouvelles. C'est par leur caractère urbain que le monde musulman et sa civilisation se sont le plus différenciés de l'Occident chrétien au début du Moyen Âge. L'existence au sein de l'Empire musulman de nombreuses villes fortement peuplées a eu des conséquences considérables sur l'ensemble de son économie et en particulier sur ses relations commerciales avec d'autres parties de l'Ancien Monde. C'est au cœur même de l'empire que se trouvaient les centres économiques et culturels les plus importants. A la même époque, l'Europe occidentale offrait un tableau bien différent, caractérisé par un éparpillement de communautés rurales et une activité commerciale et intellectuelle réduite à sa plus simple expression. Le développement économique et social du monde musulman a donc suivi des orientations générales diamétralement opposées à celles qui ont caractérisé à la même époque l'histoire de l'Europe.

Le rattachement à l'Empire musulman d'un aussi grand nombre de pays a favorisé l'essor des activités commerciales à un point qui ne pouvait être atteint lorsque la région était politiquement morcelée. A compter des dernières années du VII^e siècle et jusqu'à la fin du XII^e siècle, l'Empire musulman a fonctionné comme une zone de libre échange. Les biens produits dans l'une de ses régions étaient bientôt disponibles dans les autres, de sorte que les mêmes habitudes de consommation étaient partagées par des populations nombreuses et diversifiées sur un vaste territoire. Situé à mi-chemin entre l'Orient et l'Occident, le monde musulman a également contribué à diffuser les innovations techniques chez les peuples voisins. L'accroissement des échanges commerciaux entre les différentes parties de l'Empire islamique et au-delà de ses frontières a stimulé les productions locales destinées à de nouveaux marchés. Il a aussi donné une impulsion nouvelle aux découvertes et aux applications techniques dans le domaine de la navigation, par exemple, dans des domaines connexes tels que la construction navale, l'astronomie et la géographie, et également dans celui des pratiques commerciales et bancaires.

L'essor économique amorcé au VIII^e siècle et qui s'est poursuivi pendant plusieurs siècles tient aussi pour beaucoup à l'afflux de métaux précieux dans les régions centrales du Proche-Orient. Les premiers dinars d'or ont été frappés à la fin du VII^e siècle par les Umayyades; ils avaient cours essentiellement dans les anciennes provinces byzantines, les régions situées plus à l'est continuant pendant longtemps encore à utiliser les monnaies d'argent traditionnelles. Au IX^e siècle, l'accroissement de la quantité d'or disponible a entraîné un bouleversement du système monétaire de l'Empire musulman: les pays où, depuis des temps immémoriaux, n'avaient circulé que des pièces d'argent adoptèrent une double monnaie, et dans toutes les régions orientales du califat on commença à frapper des dinars d'or. Il en fut différemment à l'ouest: faute surtout d'avoir facilement accès à des mines d'or, le Maghreb et l'Espagne musulmane restèrent longtemps attachés à la monnaie d'argent. La situation n'évolua qu'au X^e siècle, lorsque les importations d'or en provenance du Soudan occidental se développèrent et, sous les Almoravides, le dinar était devenu une monnaie internationalement reconnue¹. L'émission en grandes quantités d'excellentes pièces d'or et d'argent a eu de nombreuses incidences sur la vie économique des pays musulmans. L'accroissement de la consommation de divers biens stimula la production, mais provoqua dans le même temps une hausse brutale des prix.

Du point de vue géographique, l'Empire musulman était également avantagé par sa position au cœur de l'Ancien Monde. Dominant la région de la péninsule, elle-même située entre les deux grandes aires maritimes de la Méditerranée et de l'océan Indien, les musulmans disposaient d'un atout décisif pour le commerce avec les contrées lointaines. Par son immensité même, des rives de l'Atlantique aux frontières chinoises, le monde musulman était la seule grande aire culturelle qui se trouva en contact direct avec chacune des autres — Byzance, l'Europe occidentale, l'Inde et la Chine. Sa situation géographique lui permettait aussi de nouer des liens avec de vastes zones frontières et de nouveaux peuples — dans les plaines fluviales de l'Eurasie, en Asie centrale, dans le Sahel soudanais par-delà le Sahara et en Asie du Sud-Est. C'est dans ces régions que se poursuivit l'expansion de l'Islam après la première vague de conquêtes, principalement le long des grands axes commerciaux terrestres — la piste des steppes, des déserts et des oasis qui reliait l'Asie centrale à l'Afrique occidentale — et maritimes — la route conduisant aux pays situés en bordure de l'océan Indien et à l'Extrême-Orient.

Cette position centrale destinait le monde musulman à servir d'intermédiaire — ou de pont — entre toutes les autres régions de l'Ancien Monde. En même temps que les marchandises transportées par terre ou par mer circulaient bon nombre d'idées, de concepts et d'innovations technologiques et scientifiques nouvelles. Certaines n'étaient acceptées que des seuls musulmans, mais le plus grand nombre étaient également adoptées dans les régions jouxtant l'empire. Il est le plus souvent difficile de savoir comment ou à quels moments

1. Voir C. Cahen, 1981.

ces emprunts culturels ou techniques se sont produits, mais leur réalité ne saurait être mise en doute. Le papier fut ainsi l'un des premiers produits importants qui aient été transmis de la Chine à l'Europe en passant par les territoires musulmans. Invention chinoise à l'origine, il avait été introduit dans l'Empire musulman par des prisonniers de guerre chinois emmenés à Samarkand en 751. Ces papetiers chinois enseignèrent aux musulmans leurs techniques de fabrication, et Samarkand devint la première ville productrice de papier à l'extérieur de la Chine. Cette activité fut ensuite reprise par Bagdad, puis en Arabie, en Syrie et en Égypte, et enfin au Maroc (au IX^e siècle) et en Espagne musulmane (dans la première moitié du X^e siècle). Dans cette dernière région, la ville de Játiva (Shāṭiba en arabe) devint le principal centre de fabrication du papier et, de là, la technique fut introduite au XII^e siècle en Catalogne, qui fut ainsi la première région d'Europe à produire du papier. Point n'est besoin de souligner l'impact considérable qu'eut sur la culture et la civilisation en général la diffusion de l'une des plus importantes inventions de l'humanité.

De même en mathématiques, la numération décimale inventée en Inde fut adoptée très tôt (dès le VIII^e siècle) par les musulmans — qui appelaient chiffres indiens ce que nous appelons chiffres arabes — et transmise au monde occidental entre la fin du IX^e siècle et le milieu du X^e siècle. L'adoption de la numération décimale par les musulmans rendit possible le développement de l'algèbre, branche des mathématiques qui, jusque-là, n'avait fait l'objet d'aucune étude sérieuse et systématique. Sans les bases de l'algèbre, les mathématiques et les sciences naturelles modernes n'auraient pas vu le jour.

Le monde islamique et l'Afrique

Voyons à présent quel fut l'impact du monde musulman et de sa civilisation sur l'Afrique et sur les peuples africains. Nous traiterons dans un premier temps des régions du continent africain qui se trouvèrent assimilées à l'Empire musulman à l'issue de la première vague de conquêtes, c'est-à-dire l'Égypte et l'Afrique du Nord, avant de nous intéresser aux régions qui ont, d'une manière ou d'une autre, subi l'influence de l'Islam ou des peuples musulmans sans avoir été politiquement rattachées à aucun des grands États islamiques de l'époque.

L'histoire de l'Égypte islamique entre le VII^e siècle et la fin du XI^e siècle est celle, fascinante, d'une province importante mais assez reculée du califat devenant le centre du puissant empire des Fatimides, simple grenier à l'origine puis principal entrepôt commercial entre la Méditerranée et l'océan Indien, sorte de parent pauvre du monde musulman sur le plan des activités intellectuelles devenant l'un des plus grands centres culturels arabes. L'Égypte a influé à maintes reprises sur les destinées d'autres parties de l'Afrique; elle a été le point de départ de la conquête arabe du Maghreb du VII^e siècle, puis de l'invasion hilālī du XI^e siècle. La première eut pour effet d'islamiser l'Afrique du Nord, et la seconde de l'arabiser. Ce fut à partir de l'Égypte que les Bédouins arabes entamèrent leur mouvement vers le sud et pénétrèrent progressivement en Nubie, ouvrant ainsi la voie au déclin de ses royaumes chrétiens et à l'arabisation du Soudan niloti-

que. Bien que l'Égypte ait cessé pendant cette période d'être une terre chrétienne et que la majorité de sa population se soit convertie à l'islam, le patriarcat d'Alexandrie continuait de contrôler les églises monophysites de Nubie et d'Éthiopie et fut par moments l'instrument de la politique égyptienne dans ces pays.

Il ne faut pas non plus perdre de vue le fait que l'Égypte était la destination finale d'un grand nombre d'esclaves noirs d'Afrique qui furent importés de Nubie (selon le célèbre traité [*bakt*]), d'Éthiopie et du Soudan occidental et central. Parmi cette malheureuse marchandise humaine, il se trouva un certain Kāfūr qui finit par devenir le véritable chef du pays. D'autres, par milliers, devinrent des militaires, exerçant une influence considérable en matière de politique intérieure. Cependant, le plus grand nombre d'entre eux furent employés à diverses tâches modestes ou subalternes.

Il faudra attendre les XII^e et XIII^e siècles pour que l'Égypte joue véritablement un rôle de premier plan en se posant en champion de l'islam face aux croisés occidentaux et aux envahisseurs mongols, mais elle n'aurait pu le faire sans la consolidation politique et économique des siècles précédents.

Au Maghreb, les conquérants arabes se heurtèrent à la résistance opiniâtre des Berbères et ne parvinrent à soumettre les principales régions qu'à la fin du VII^e siècle. La plupart des Berbères se convertirent alors à l'islam et, malgré le ressentiment que leur inspirait la domination politique arabe, ils devinrent d'ardents partisans de la nouvelle foi, qu'ils contribuèrent à propager de l'autre côté du détroit de Gibraltar et au-delà du Sahara. Les guerriers berbères formaient le gros des armées musulmanes qui conquièrent l'Espagne sous les Umayyades, comme des troupes aghlabides qui arrachèrent la Sicile aux Byzantins et des forces fatimides qui menèrent des campagnes victorieuses en Égypte et en Syrie.

L'Afrique du Nord occupait une position clé dans le monde musulman, au plan politique et économique. C'est du Maghreb que fut lancée la conquête de l'Espagne et de la Sicile, dont on sait les répercussions sur l'histoire de la Méditerranée occidentale et de l'Europe.

Le Maghreb a été un maillon important entre plusieurs civilisations et le relais d'influences diverses circulant dans les deux sens. Sous la domination musulmane, cette région de l'Afrique se trouva à nouveau rattachée à une économie d'importance mondiale, dans l'orbite de laquelle elle joua un rôle de premier plan. Au cours de la période étudiée, elle connut une nouvelle croissance démographique, une urbanisation considérable et un regain de prospérité économique et sociale.

Du point de vue religieux, les Berbères ont exercé une double influence. Tout d'abord, leurs traditions démocratiques et égalitaires les ont poussés très tôt à adhérer à celles des sectes de l'islam qui prêchaient ces principes. Bien que le kharidjisme berbère ait été écrasé après s'être épanoui pendant plusieurs siècles et qu'il n'ait survécu que dans quelques communautés, l'esprit de réforme et de populisme est demeuré partie intégrante de l'islam maghrébin, comme en témoignent les grands mouvements des Almoravides et des Almohades ainsi que la multiplication des confréries soufies.

La seconde grande contribution des Berbères — à l'Islam, mais aussi à l'Afrique — fut d'introduire la religion musulmane au sud du Sahara. Les caravanes de commerçants berbères qui traversaient le grand désert en direction des régions plus fertiles du Sahel et du Soudan ne transportaient pas seulement des marchandises: elles propageaient de nouvelles conceptions religieuses et culturelles qui trouvèrent un écho au sein de la classe des marchands avant de séduire les cours des souverains africains². Une seconde vague d'islamisation de la ceinture soudanaise devait se produire au XI^e siècle avec l'essor des Almoravides, mouvement religieux authentiquement berbère. L'influence de l'islam berbère et de ses aspirations réformistes ne disparut jamais au Soudan: elle devait resurgir avec une force particulière au moment des *djihād* du XIX^e siècle.

Cette ouverture sur le Sahara et la zone soudanaise conférait à l'Afrique du Nord une importance particulière pour l'économie du monde musulman. Lorsque l'or soudanais commença à affluer vers la côte méditerranéenne en quantités toujours plus grandes, il provoqua un essor économique qui permit à de nombreuses dynasties musulmanes régnant à l'ouest d'abandonner la monnaie d'argent pour la monnaie d'or. L'exploitation des mines de sel du Sahara s'intensifia, en réponse à la demande croissante de l'Afrique subsaharienne pour cette indispensable substance minérale. Selon des travaux récents faisant autorité, les échanges avec l'Afrique subsaharienne ont probablement constitué pendant de nombreux siècles la branche la plus fructueuse du commerce extérieur de l'Empire musulman³.

La zone soudanaise occidentale est une des régions de l'Afrique qui, n'ayant pas été soumise par les Arabes ni par aucun autre peuple musulman, n'a jamais fait partie du califat; elle n'en a pas moins subi des influences musulmanes de plus en plus fortes à travers les contacts commerciaux et culturels et finit par se trouver intégrée jusqu'à un certain point au système économique de l'Islam. La situation était sensiblement la même sur la côte orientale de l'Afrique, avec toutefois des différences importantes.

Depuis l'Antiquité, la côte est était fréquentée par les marchands venus du sud de l'Arabie et de Perse pour y faire du commerce. Après l'essor de l'Islam et la fondation de l'Empire islamique, un vaste réseau commercial contrôlé par des musulmans, pour la plupart arabes ou persans, se mit en place dans l'océan Indien; reliant les rives du golfe Arabo-Persique⁴ et (plus tard) de la mer Rouge à l'Inde, la Malaisie, l'Indonésie et la Chine du Sud, il s'étendait également à la côte orientale de l'Afrique, aux Comores et à certaines parties de Madagascar. La prospérité des villes côtières appartenant à ce réseau était, dans une large mesure, liée à la situation économique générale de toute l'aire de l'océan Indien, et en particulier des pays musulmans. Et, du fait de l'expansion économique continue qui caractérisa la période étudiée, surtout lorsque les Fatimides eurent commencé à développer leurs relations commerciales avec les pays de l'océan Indien, les établissements de

2. La diffusion de l'Islam est étudiée plus en détail au chapitre 3 ci-après.

3. E. Ashtor, 1976, p. 100-102.

4. Le « golfe Persique », selon son appellation officielle.

la côte orientale de l'Afrique furent appelés à jouer un rôle plus important encore avec leurs exportations d'or, de fer, de peaux et d'autres produits. Cette situation assura non seulement la prospérité matérielle des villes côtières mais aussi, d'une manière indirecte, l'épanouissement de la religion et de la culture islamiques: ainsi étaient jetées les bases qui, aux siècles suivants, allaient permettre l'éclosion de la culture swahili.

Il est certain que l'expansion rapide de l'Islam causa un tort considérable à l'économie de l'Éthiopie, en lui barrant l'accès à la mer Rouge et en monopolisant le commerce avec les régions voisines. Elle eut également des répercussions politiques: le pays se morcela et l'autorité centrale de l'État en fut affaiblie pour plus de deux siècles. La suprématie musulmane dans les régions côtières eut pour autres conséquences le déplacement vers le sud du centre de gravité politique de l'Éthiopie et une expansion plus marquée dans cette direction. Les régions du Sud devinrent alors le nouveau foyer à partir duquel l'Éthiopie chrétienne allait renaître au IX^e siècle. A partir du X^e siècle, une nouvelle vague d'islamisation gagna l'intérieur du pays, où pénétraient les marchands musulmans des îles Dahlak et Zaylā^c, tandis que les premiers États musulmans étaient fondés dans le sud de son territoire actuel. Les conditions essentielles étaient ainsi réunies pour qu'aux siècles suivants l'Islam et la chrétienté se trouvent engagés dans une longue lutte pour la domination de la région éthiopienne.

L'impact que l'essor de l'Empire islamique a eu sur l'Afrique au cours des cinq siècles étudiés pourrait être résumé comme suit:

La façade méditerranéenne du continent — depuis l'isthme de Suez jusqu'au détroit de Gibraltar — et la côte atlantique adjacente se sont trouvées totalement intégrées au monde islamique. Ces régions ont cessé à jamais d'être des terres chrétiennes et devaient même servir de base à de nouvelles avancées de l'Islam, en Espagne et en Sicile d'une part, et au Sahara et dans la zone soudanaise occidentale d'autre part.

Dans le nord-est de l'Afrique, l'expansion de l'Islam a entraîné l'affaiblissement des États nubien et éthiopien sans que ces pays soient soumis pour autant. Tandis que la Nubie passait progressivement sous le contrôle économique et politique de l'Égypte musulmane et que les Arabes nomades pénétraient son territoire jusqu'au point de provoquer sa déchristianisation, l'Éthiopie conservait son indépendance politique et culturelle, mais était amenée à adapter sa politique extérieure à un environnement de plus en plus dominé par les musulmans.

Le Sahara et de vastes régions du Soudan étaient à présent ouverts au commerce et rattachés ainsi à la sphère économique musulmane, au sein de laquelle leurs principales exportations — l'or et les esclaves — jouèrent un rôle croissant. La religion et la culture islamiques se diffusèrent le long des routes commerciales et s'intégrèrent progressivement aux cultures africaines.

En Afrique orientale, l'expansion du commerce musulman joua un rôle comparable, à cette grande différence près que les marchands musulmans

limitèrent leurs activités aux établissements côtiers, l'intérieur des terres échappant aux influences islamiques. Mais la demande croissante des pays musulmans et de l'Inde pour l'or du Zimbabwe semble avoir aussi provoqué des changements jusque dans la région du Zambèze. Certaines parties de Madagascar et des Comores furent également rattachées au grand réseau commercial de l'océan Indien.

C'est ainsi que, durant les cinq premiers siècles de l'ère islamique, de vastes régions du continent africain subirent, directement ou indirectement, les influences du nouvel Empire musulman. Pour certaines régions, ce fut l'occasion de rompre leur isolement passé et de s'ouvrir à d'autres cultures à travers les échanges et les emprunts. La conversion à l'islam des classes dirigeantes de certains États d'Afrique occidentale et de cités côtières d'Afrique orientale créa des liens entre ces États et ces régions et le monde musulman. En Afrique de l'Ouest, où des États existaient avant la pénétration de l'Islam, le développement du commerce nord-africain semble avoir été un élément essentiel de leur transformation en de vastes empires⁵.

Les contacts qui s'établirent entre le monde musulman et l'Afrique tropicale ont un autre mérite : les récits des géographes et des historiens arabes constituent une somme d'informations uniques et indispensables sur ces régions⁶. Sans eux, nous en saurions beaucoup moins ou nous ignorerions presque tout de ce que furent la politique, l'économie et la culture de nombreux peuples africains pendant toute une période cruciale de leur histoire. C'est un aspect de l'interaction entre le monde musulman et l'Afrique qu'il convient de ne pas oublier.

L'Afrique et l'Europe médiévale à l'ère des transitions

A l'époque où, dans la lointaine Arabie, le prophète Muḥammad commençait à prêcher la nouvelle religion, la péninsule — que nous appelons l'Europe — qui s'avance à l'ouest de l'énorme masse du continent eurasiatique était divisée en trois grandes zones, très différentes quant à leur niveau de développement général : l'empire byzantin ; les anciennes provinces romaines d'Europe occidentale, désormais sous la domination de divers peuples germaniques ; et enfin les régions situées à l'est du Rhin et au nord du Danube, où vivaient des peuples germaniques et slaves, dont beaucoup étaient encore à la recherche d'un lieu d'établissement permanent.

L'Empire byzantin

Seul l'Empire byzantin pouvait prétendre continuer la tradition gréco-romaine et constituer un État digne de ce nom, c'est-à-dire un État doté

5. J. D. Fage, 1964, p.32.

6. Voir Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. I, chap. 5, pour une évaluation de ces sources.

d'une administration efficace, d'une économie monétaire prospère et d'une vie culturelle hautement développée dans de nombreux domaines. Ayant survécu aux bouleversements provoqués par les premières grandes migrations de masse, l'empire avait pu au VI^e siècle — sous Justinien — recouvrer sa suprématie dans la plus grande partie de la Méditerranée centrale et occidentale, redevenue mer intérieure byzantine. Depuis leurs provinces d'Asie et d'Égypte, parties de l'empire moins touchées que les autres par les migrations, les Byzantins tentèrent de rouvrir les routes commerciales vers l'Orient, tant par la voie de terre (celle de la grande route de la soie vers la Chine) que par mer (celle de la mer Rouge vers l'Inde). Ces tentatives se heurtèrent toutefois à l'autre grande puissance de l'époque, l'empire persan des Sassanides, qui exerçait sa domination sur toute la partie centrale des territoires irano-sémitiques à l'exception de l'extrémité syrienne du croissant fertile. Une lutte incessante opposa les deux empires depuis la deuxième moitié du VI^e siècle jusqu'au deuxième tiers du VII^e siècle, Byzantins et Persans prenant tour à tour le dessus, jusqu'à ce que les seconds l'emportent définitivement sur les premiers.

Cette lutte acharnée avait épuisé financièrement les deux adversaires et leurs armées, au point qu'ils se montrèrent incapables de résister aux assauts lancés quelque temps plus tard par la nouvelle force dynamique — les Arabes musulmans. Les attaques arabes provoquèrent la chute de l'Empire sassanide et amputèrent Byzance de certaines de ses provinces les plus précieuses : la Syrie et l'Égypte pendant la première vague des conquêtes, puis toute l'Afrique du Nord vers la fin du VII^e siècle.

Au cours des IX^e et X^e siècles, la lutte entre Arabes et Byzantins se réduisit progressivement à des engagements frontaliers en Asie mineure et dans le nord de la Syrie, affrontements qui ne compromettaient guère l'équilibre des forces. L'Empire byzantin put toutefois mettre à profit la désagrégation politique du califat oriental pour reconquérir certaines régions de la Syrie et de la Mésopotamie.

Lorsque les Arabes eurent perdu toute influence politique, les Turcs seldjukides prirent le relais et poursuivirent l'expansion musulmane en Asie mineure, dont ils annexèrent définitivement la plus grande partie vers la fin du XI^e siècle. Cette nouvelle offensive musulmane fut l'une des principales causes des croisades.

L'Empire byzantin cessa d'exercer toute influence véritable sur l'Afrique au cours du VII^e siècle. L'Égypte fut très vite perdue, et les tentatives sporadiques faites pour la reconquérir par la mer échouèrent ; certaines portions du littoral nord-africain restèrent toutefois aux mains des Byzantins jusqu'à la fin du siècle, des guerres intestines ayant interrompu les offensives arabes pour plusieurs décennies. L'Église orthodoxe byzantine n'avait jamais été très puissante dans les provinces africaines : les Égyptiens restaient fermement attachés à la doctrine monophysite et les populations urbaines d'Afrique du Nord à l'Église romaine. Les conquêtes musulmanes privèrent définitivement l'Église orthodoxe de la faible influence dont elle avait pu jouir aux siècles précédents. Bien que la Nubie n'ait jamais appartenu à l'Empire byzantin, les influences cultu-

relles et religieuses de Byzance y demeurèrent relativement fortes, même après la conquête de l'Égypte par les Arabes, en particulier dans le Makuria, le plus central des trois États chrétiens de Nubie qui, contrairement aux deux autres, avait adopté le culte orthodoxe (melkite). L'administration était calquée sur le modèle byzantin, les classes supérieures s'habillaient à la manière byzantine et parlaient le grec. Toutefois, ces liens avec la culture et la religion de Byzance se relâchèrent progressivement et, à la fin du VII^e siècle, le roi de Makuria introduisit le monophysisme dans son État, désormais uni à la Nobadie du Nord⁷. Cette évolution eut pour effet de rapprocher ce royaume de l'Égypte copte et, en partie, de la Syrie et de la Palestine, où certains chrétiens de Nubie trouvaient un écho à leurs convictions monophysites.

Dans sa lutte contre la Perse, Byzance avait cherché à s'allier avec l'Éthiopie — chrétienne, quoique monophysite. L'expansion arabe lui barra l'accès à la mer Rouge et mit fin à ses échanges commerciaux avec l'Inde, rendant du même coup une telle alliance impossible et vaine. En s'identifiant de plus en plus à l'État et au peuple éthiopiens, le christianisme monophysite, hostile aux autres confessions chrétiennes autant qu'à l'islam, trouva son identité propre, laquelle ne devait rien aux modèles byzantins, ni sur le plan de la théologie ni sur celui de l'expression artistique et littéraire.

L'Europe occidentale

Si nous reportons notre attention sur les provinces occidentales de l'ancien Empire romain, c'est-à-dire sur ce qu'il est convenu d'appeler l'Europe occidentale, nous y trouvons à la veille de la période considérée une situation totalement différente de celle de Byzance. Entre le IV^e et le VII^e siècle, tous les territoires situés à l'ouest du Rhin et au sud des Alpes, y compris certaines parties des îles britanniques, avaient vu déferler les grandes migrations des peuples germaniques.

Ces mouvements migratoires avaient laissé l'Europe occidentale dans un état de dévastation extrême; ils avaient provoqué le déclin des villes et toutes les activités sociales étaient désormais concentrées localement dans de petites agglomérations. La civilisation de l'Europe occidentale avait cessé d'être une civilisation urbaine pour devenir une civilisation de petites communautés agricoles n'entretenant plus entre elles que des relations restreintes.

Cette désorganisation générale de la vie sociale entre le V^e et le X^e siècle avait transformé l'Europe en un agrégat de petits territoires repliés sur eux-mêmes. Les populations vivaient pratiquement dans les forêts et dans les plaines, où on luttait désespérément pour survivre jusqu'à la prochaine récolte. Être assuré de sa nourriture quotidienne était le privilège de quelques grands et puissants personnages. Ces sociétés ne pouvaient guère prendre modèle sur les civilisations urbaines de l'Antiquité.

7. En ce qui concerne la religion orthodoxe et le monophysisme en Nubie, voir Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. II, chap. 12 et vol. III, chap. 8.

En ces temps troublés, le commerce local et les échanges avec les contrées plus lointaines pouvaient difficilement se développer. Les tendances autarciques prévalant à tous les niveaux avaient entraîné la disparition progressive des échanges commerciaux et de l'économie fondée sur la monnaie. Par suite de la raréfaction des pièces de monnaie, le paiement des biens et des services indispensables se faisait sous forme de produits agricoles, la terre et les redevances perçues sur elle constituant — avec la guerre — la principale source de richesse et de pouvoir. Les paysans travaillant sur des terres étaient engagés, de gré ou de force, dans différents types de relations contractuelles avec leur seigneurs, à qui ils devaient céder une part de plus en plus importante de leur production en échange de la sécurité et de la protection contre l'ennemi local ou étranger. Ainsi se mettait lentement en place le système féodal qui allait marquer l'histoire de l'Europe pendant de nombreux siècles à venir.

Au VII^e siècle, tandis que l'Empire byzantin devait se battre pour repousser des envahisseurs venus du Nord et du Sud, l'Europe occidentale, que ne menaçait encore aucune puissance extérieure, fut à même de se réorganiser en territoires plus ou moins stables. A l'ouest, les Wisigoths contrôlaient toute la péninsule ibérique; la Gaule et les territoires adjacents étaient sous la domination des Francs mérovingiens et l'Angleterre voyait se fonder des royaumes anglo-saxons. A la fin du siècle, l'Italie était aux mains des Byzantins au sud, et des Lombards (nouveaux envahisseurs germaniques) au nord. Au cours des siècles suivants, tous les peuples germaniques de l'Europe occidentale se convertirent à la religion catholique, de sorte que malgré ses divisions ethniques, politiques et économiques, cette partie du continent avait trouvé au VIII^e siècle un élément d'unité religieuse et culturelle.

Au VIII^e siècle, la conquête arabo-berbère de l'Espagne wisigothe amputa l'Occident latin d'une portion considérable de son territoire. Les Francs réussirent à enrayer la progression des troupes musulmanes en Gaule, mais les incursions et les razzias arabes se poursuivirent sur les côtes de la France méridionale et de l'Italie pendant plus de deux siècles, contribuant à faire régner un climat d'insécurité générale en Méditerranée. A la fin du VIII^e siècle, toutefois, une première action d'unification politique de l'Europe occidentale — qui ne sera pas renouvelée avant longtemps — fut menée à bien par les Carolingiens. Les prédécesseurs de Charlemagne avaient unifié les territoires francs des Pyrénées au Rhin et repoussé les attaques d'autres peuples germaniques venus de l'Est. Charlemagne (768-814) intégra la plupart des Germains orientaux à son royaume et contint les Slaves à l'est de l'Elbe. La moitié nord de l'Italie et certains territoires du nord de l'Espagne tombèrent également sous la domination des Francs, et il n'est donc pas étonnant que Charlemagne, devenu le monarque le plus puissant de l'Occident latin, ait été couronné empereur en 800. De nombreuses régions de l'Europe occidentale échappaient cependant à son empire: les îles britanniques, la plus grande partie de l'Espagne (sous la domination musulmane) et l'Italie du Sud, encore aux mains des Byzantins et des Lombards.

On sait la thèse avancée à propos de Charlemagne par l'historien belge Henri Pirenne ; elle a provoqué des débats animés concernant les conséquences de l'apparition de l'Empire musulman sur l'histoire de l'Europe occidentale⁸. Pirenne soutient en substance que ce furent moins les invasions des « tribus barbares germaniques du V^e siècle » qui ont mis fin à la suprématie commerciale de Rome dans le bassin méditerranéen que la constitution de l'Empire musulman. En privant Byzance de l'Afrique du Nord et de ses provinces orientales, les Arabes auraient provoqué une cassure définitive entre Orient et Occident. L'Europe occidentale se serait alors trouvée contrainte de se replier sur elle-même et sur ses ressources propres, et l'économie maritime des Mérovingiens aurait fait place sous les Carolingiens à une économie continentale et enclavée dans les terres, laissant l'Occident en proie à la pauvreté et à la barbarie. Pour Pirenne, « sans Muḥammad, point de Charlemagne ». Le fondateur de l'Empire occidental apparaît dans cette optique comme ayant incarné le repli plus qu'une nouvelle grandeur, et son règne comme marquant une rupture dans les destinées de l'Occident latin. Il aura fallu attendre la fin du X^e siècle pour que l'apparition d'une nouvelle civilisation urbaine mette un terme à cette stagnation, jetant en définitive les bases de la société moderne.

Bien que finalement rejetée par la majorité des historiens, cette thèse a eu pour principal mérite d'attirer l'attention sur certains problèmes importants relatifs aux transformations économiques du Moyen Âge et à l'essor du féodalisme en Occident. Elle a en outre amené les historiens à prendre conscience de l'impact que l'expansion des Arabes et leur domination de l'Afrique du Nord avait eu sur le développement de l'Europe, thème que l'on avait trop longtemps négligé.

La question de savoir si les conquêtes arabes ont eu pour effet de couper tout accès à la Méditerranée et d'interrompre totalement les échanges commerciaux entre l'Europe et les contrées lointaines, ou seulement d'en diminuer le volume — tel est le contenu de la controverse —, semble secondaire par rapport à la faiblesse principale de la thèse de Pirenne, qui est d'attribuer des conséquences aussi graves à cette interruption des échanges. Aussi volumineux ou lucratif qu'il ait été, le commerce avec les pays lointains n'a pas joué dans la vie sociale et économique de l'Europe occidentale le rôle décisif que Pirenne lui attribue. Son interruption ne pouvait donc entraîner un bouleversement aussi profond du système économique. Les latifundia autarciques qui menacèrent l'existence même des centres urbains de l'empire s'étaient constitués bien avant les conquêtes germaniques et arabes.

L'impact durable des conquêtes arabes et islamiques sur l'Europe n'est pas tant lié aux affrontements militaires ou à l'interruption du commerce européen en Méditerranée qu'à la longue domination musulmane en Espagne et en Sicile. Les innovations apportées dans ces régions ont favorisé l'introduction de nouvelles méthodes, techniques et cultures agricoles, et de

8. H. Pirenne, 1937 ; A. F. Havighurst, 1958.

nouveaux concepts — notamment scientifiques et philosophiques — dans une Europe plus arriérée dans ces domaines que le monde islamique. Bien que la Renaissance européenne ait commencé plus tard — à partir du XIII^e siècle —, les fondements qui l'ont rendue possible ont été jetés au moment où la civilisation islamique était à son apogée, c'est-à-dire entre le VIII^e et le XII^e siècle.

L'Europe orientale et septentrionale

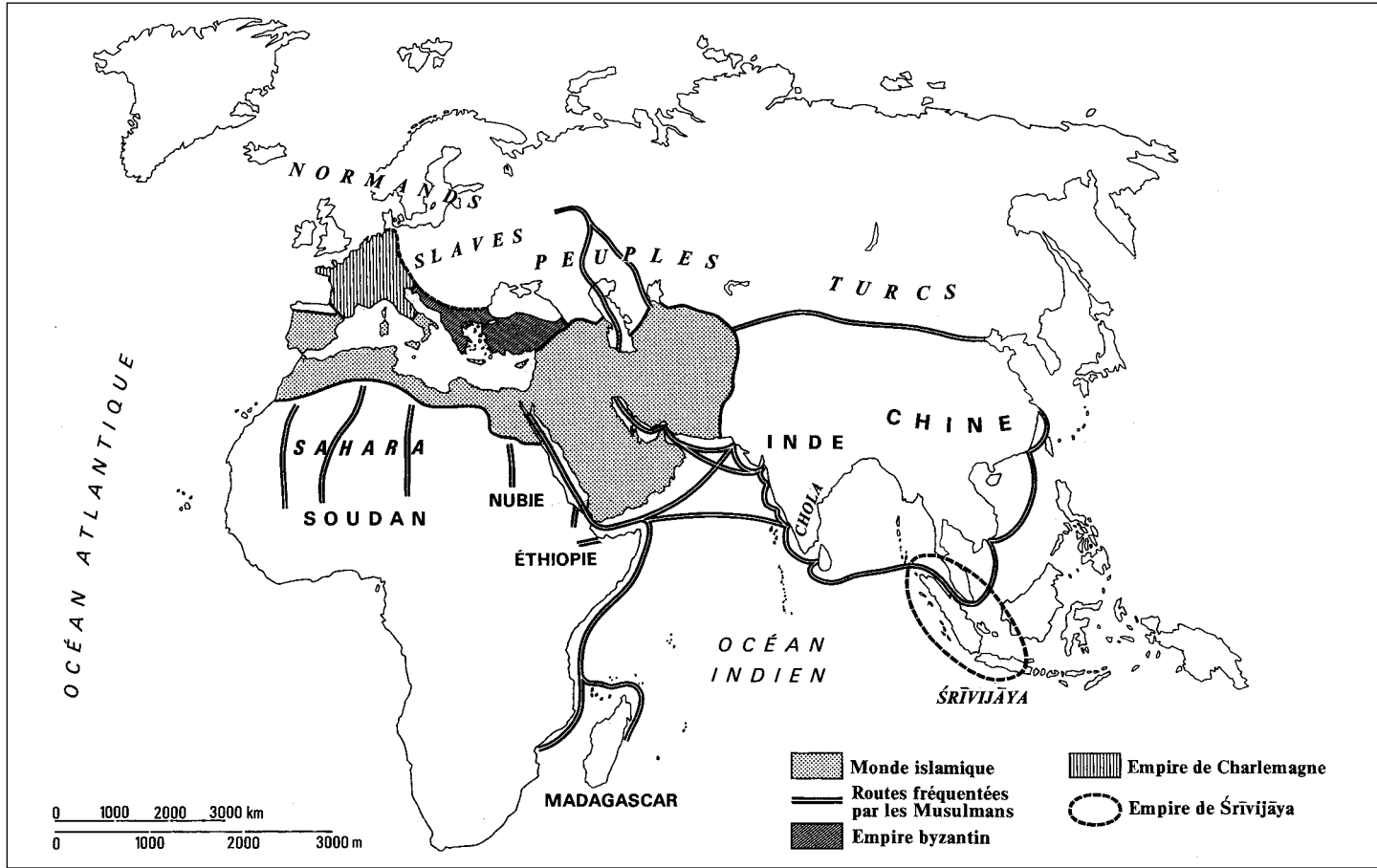
Dans le reste de l'Europe — au-delà des anciennes frontières romaines du Rhin et du Danube — les migrations vers l'ouest des « tribus germaniques » avaient ouvert la voie à l'expansion slave, qui se produisit dans deux directions principales : au sud du Danube, vers les Balkans, et à l'ouest, dans les territoires où se trouvent aujourd'hui la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Hongrie et la République démocratique allemande. Dans les Balkans, les ancêtres des Yougoslaves et des Bulgares avaient franchi le Danube au VI^e siècle, puis attaqué les provinces byzantines d'Europe, où ils s'établirent progressivement, bouleversant complètement les données politiques et ethniques.

Les peuples slaves allaient pendant plusieurs siècles jouer pour le monde musulman le même rôle que les peuples d'Afrique noire : servir de réservoir d'esclaves⁹. Victimes des guerres et des razzias incessantes menées contre eux, surtout par leurs voisins germaniques, ou de leurs propres querelles intestines, ils étaient gardés captifs pour servir de main-d'œuvre non seulement en Europe mais aussi dans les pays musulmans. Ceux qui avaient été faits prisonniers en Europe centrale étaient importés en Espagne musulmane en passant par le royaume franc, et ceux qui étaient capturés dans les Balkans étaient le plus souvent vendus aux Nord-Africains par les Vénitiens. Appelés *al-Şakālibā* (au singulier, *al-Şaklabī*) par les Arabes, ils étaient employés dans l'armée, dans l'administration ou, s'ils étaient châtrés, dans les harems¹⁰. En Espagne musulmane, le terme *al-Şakālibā* désigna bientôt par extension tous les esclaves européens, quelle que soit leur origine, tandis qu'il conservait son sens primitif au Maghreb et dans l'Égypte des Fatimides. C'est en Égypte que les Slaves des Balkans jouèrent un rôle important en participant en tant que soldats et administrateurs à la consolidation et à l'expansion de l'Empire fatimide¹¹. Le plus célèbre d'entre eux fut *Djawhar* qui, après avoir conquis l'Égypte, fonda Le Caire et l'Université al-Azhar. Bien que rapidement assimilés sur le plan ethnique et culturel par la société arabe musulmane du

9. Il est significatif que, dans toutes les langues de l'Europe occidentale, le terme signifiant « esclave » (*sklave*, *slave*, *esclavo*, *escravo*, etc.) soit dérivé de l'ethnonyme par lequel divers peuples slaves se désignaient eux-mêmes. Cela donne à penser que, à l'époque où se sont formées les langues nationales de l'Europe, c'est-à-dire précisément pendant la période que nous étudions, les prisonniers de guerre slaves constituaient probablement le gros des esclaves utilisés en Europe occidentale.

10. La castration était interdite par le droit musulman, mais elle était déjà pratiquée en Europe, principalement dans la ville de Verdun, que Reinhard Dozy qualifie de véritable « fabrique d'eunuques ».

11. Voir ci-après le chapitre 12.



1.1. L'Ancien Monde vers 230/845. [Source: I. Hrbek.]

Maghreb et de l'Égypte ils contribuèrent néanmoins aux X^e et XI^e siècles à façonner l'histoire de ces régions de l'Afrique septentrionale.

Une fois convertis au christianisme, la plupart des peuples slaves furent considérés comme des nations européennes « civilisées » au même titre que les autres et cessèrent de fournir des esclaves vendus à l'étranger. A la fin du XI^e siècle, la Bohême, la Pologne, la Croatie, la Serbie et la Bulgarie étaient déjà des États constitués tandis que, plus à l'est, le royaume de Kiev réalisait l'unification de la plupart des Slaves orientaux.

Du VIII^e au X^e siècle, d'autres peuples étrangers au monde méditerranéen firent leur apparition en Europe : les Vikings (ou Normands), envahisseurs, conquérants et marchands aventuriers qui, venus de Scandinavie sur leurs navires techniquement très avancés, attaquaient les régions côtières, poussant même plus avant dans les terres le long des cours d'eau. Leurs attaques et leurs incursions se poursuivirent pendant de nombreuses années, causant d'importantes dévastations et faisant régner un climat d'insécurité générale dans de nombreux pays, dont les îles britanniques et la France. Certains Normands (appelés *al-Mādījūs* par les Arabes) parvinrent jusqu'en Espagne musulmane et même jusqu'au Maroc. En Europe de l'Est, les Vikings (connus là-bas sous le nom de *Varyag*) se conduisirent tantôt en pillards, tantôt en commerçants, installant leurs fabriques le long des rivières russes. Descendant la Volga, ils atteignirent la mer Caspienne et entrèrent en contact avec les pays du califat ; quand ils ne pillaient pas le littoral de la Transcaucasie, ils allaient commercer jusqu'à Bagdad, échangeant fourrures, épées et esclaves.

Si l'on excepte leurs incursions — déjà mentionnées — sur le littoral marocain en 858 ou 859, épisode qui resta sans suite, les Normands n'eurent aucun contact direct avec l'Afrique avant le XI^e siècle. Un groupe de Normands s'établit à titre permanent dans le nord de la France (en Normandie), où il fonda un État puissant. Ces mêmes Normands conquièrent l'Angleterre en 1066, et se taillèrent un autre royaume dans le sud de l'Italie. A partir de là, ils entreprirent la conquête de la Sicile, alors musulmane, dont ils se servirent comme base pour poursuivre leur expansion, dirigée en partie vers l'Afrique du Nord. Pendant tout un siècle, les Normands établis en Sicile jouèrent un rôle important dans l'histoire politique de l'Afrique du Nord musulmane.

L'Europe occidentale a été profondément marquée par les raids musulmans au sud et les incursions des Normands au nord. Il devint quasiment impossible d'opposer une résistance organisée et centralisée à des attaques aussi brusques menées sur autant de fronts. La responsabilité d'organiser la défense revint donc aux seigneurs locaux qui, de ce fait, devinrent de plus en plus indépendants des souverains, rois et empereurs dont ils étaient en principe les vassaux, et bien souvent encore plus riches et puissants que ces derniers. Cet effacement progressif de l'autorité centrale avait été amorcé dès la deuxième moitié du IX^e siècle et accentuait la tendance, déjà existante, au morcellement féodal.

Au XI^e siècle, l'Europe était redevenue une région relativement sûre, les invasions et les migrations avaient cessé de constituer un danger et une source de bouleversements, et dans de vastes parties du continent, la carte

des ethnies commença à prendre sa forme plus ou moins définitive. Désormais, les modifications dans le tracé des frontières politiques, l'apparition ou la disparition de tel ou tel royaume résulteront plus souvent du jeu des rivalités et des ambitions dynastiques que de migrations de peuples entiers.

Il ne serait pas inexact de qualifier la période de l'histoire européenne qui va du VII^e au XI^e siècle d'ère de transition ou de mutation, en ce sens qu'elle a vu l'apparition d'une Europe nouvelle, profondément différente de l'Europe de l'Antiquité.

Des nations nouvelles qui, n'ayant pas appartenu à la sphère d'influence gréco-romaine, étaient considérées comme étrangères à l'ensemble européen y trouvèrent leur place dès lors qu'elles adoptèrent le christianisme et ses valeurs culturelles et adhérèrent au système politique commun. Le continent était politiquement, et plus encore économiquement, morcelé en d'innombrables petites unités qui, dès le XI^e siècle, prirent cependant conscience, d'abord vaguement puis avec de plus en plus de netteté, de leur solidarité religieuse et culturelle, notamment face au monde musulman. Cette prise de conscience ne fut cependant pas assez forte pour mettre un terme aux querelles entre les Églises orthodoxe et catholique, ou pour éviter le grand chiisme du milieu du XI^e siècle.

Le XI^e siècle marque également la fin d'une époque de transition dans le domaine économique: le servage était désormais le mode de production dominant de l'Europe médiévale, où prévalaient par ailleurs les relations de vassalité, de sorte que la structure sociopolitique de cette région était proprement de type féodal. Dans certaines parties de l'Europe occidentale et septentrionale, la longue stagnation de l'agriculture avait pris fin avec l'introduction de la charrue lourde, du champ sans enclos, de l'assolement triennal, innovations qui, ensemble et séparément, permirent d'améliorer les méthodes de production alimentaire. De nouvelles techniques firent également leur apparition dans le domaine de la production artisanale: utilisation de machines hydrauliques pour actionner les métiers à tisser ou les marteaux et les soufflets des forges, d'où notamment une amélioration quantitative et qualitative du fer et des ustensiles de fer produits. Le transport par voie de terre fut facilité par l'invention du timon, qui permettait d'utiliser de longs chariots et de mieux atteler les chevaux; des progrès furent également réalisés en matière de construction navale.

Phénomène tout aussi important, les villes connurent un nouvel essor après une décadence de plusieurs siècles. C'est en Italie qu'il fut le plus spectaculaire avec le renouveau notamment des ports de Venise, Amalfi, Pise et Gênes. Les marchands de ces villes côtières avaient entrepris avant même le X^e siècle de tisser des liens avec l'Empire byzantin ainsi qu'avec les pays musulmans de l'Afrique du Nord et du Proche-Orient, où ils exportaient du bois d'œuvre, des métaux et des esclaves et achetaient des produits de luxe, comme des soieries et des épices, mais aussi du lin, du coton, de l'huile d'olive et du savon. Au XI^e siècle, les républiques marchandes italiennes dominaient déjà le commerce de la Méditerranée. Venise, la plus active de ces républiques, obtint de l'empereur de Byzance le privilège de commercer librement avec tous les ports byzantins et exerça un quasi-monopole sur les

transports maritimes, de sorte que Byzance devint une colonie commerciale des Vénitiens.

Au XI^e siècle, l'Europe occidentale, n'ayant plus à faire face aux nombreuses invasions qui avaient longtemps menacé son existence, était devenue suffisamment puissante pour abandonner son attitude défensive et se préparer à passer à l'attaque.

L'offensive débuta en Sicile : entre 1060 et 1091, les Normands reprirent la totalité de l'île aux occupants arabes et y fondèrent un État puissant, à partir duquel ils se lancèrent à l'attaque du littoral et des villes d'Afrique du Nord. En 1085, Tolède, l'une des principales villes musulmanes d'Espagne, tombait aux mains des chrétiens. Bien que l'intervention des Almoravides et des Almohades berbères ait permis d'enrayer l'offensive chrétienne pour plus d'un siècle, la date de la prise de Tolède marque le véritable début de la *reconquista*, les musulmans d'Espagne se trouvant dès lors acculés à la défensive.

À la fin du XI^e siècle, la première croisade — première expédition de cette envergure en terre étrangère, à laquelle prirent part divers peuples d'Europe — avait également remporté ses premières victoires avec la conquête de Jérusalem et de quelques autres villes du Levant. Pendant près de deux cents ans, les Européens (appelés Francs par leurs adversaires musulmans), dont l'authentique zèle religieux des premiers temps céda bientôt la place aux ambitions plus matérielles des seigneurs féodaux et des marchands italiens, tentèrent de rattacher la Méditerranée orientale à leur sphère d'influence. Mais malgré la multiplication des croisades, les musulmans affaiblirent progressivement les États latins du Levant par leurs contre-offensives et réussirent, à la fin du XIII^e siècle, à chasser les derniers croisés de Palestine. Dans le même temps, l'Empire byzantin, objet de la convoitise et de l'hostilité des Occidentaux, était devenu la principale victime des croisades, dont il sortit très affaibli. Les véritables vainqueurs de cette lutte deux fois séculaire furent les musulmans et les républiques italiennes, lesquelles devinrent d'importantes puissances économiques et commerciales.

Dans les pages qui précèdent, nous avons apporté d'amples preuves des différentes conséquences que la présence musulmane sur les rives méridionales de la Méditerranée, c'est-à-dire en Afrique du Nord, avait eues sur l'Europe occidentale. Sans souscrire pleinement à la thèse de Pirenne, il nous semble historiquement incontestable qu'après la conquête arabe de l'Afrique du Nord, le bassin méditerranéen a cessé d'appartenir à une seule grande aire culturelle, comme cela avait été le cas au précédent millénaire, et s'est trouvé divisé en deux zones, l'une européenne (ou chrétienne) et l'autre arabo-berbère (ou musulmane), chacune ayant désormais sa culture et ses destinées propres.

Pour l'Europe occidentale, l'Afrique était devenue partie intégrante du monde musulman : c'est de cette région en effet qu'étaient venues les principales incursions et les grandes invasions, en même temps que diverses influences et idées nouvelles. Lorsque, plus tard, des liens commerciaux plus étroits se furent tissés entre les deux bords de la Méditerranée, les Européens découvrirent une Afrique encore musulmane. Il n'est donc pas surprenant

que l'Afrique ait été considérée comme le principal adversaire de la chrétienté et que ses habitants, quelle que fût leur race, aient été jugés et traités en conséquence¹². L'absence de tout contact direct entre l'Europe et la partie de l'Afrique qui se trouvait en dehors de la sphère musulmane ne pouvait que conforter une vision des plus faussées du continent, et plus particulièrement de ses populations noires. Certains travaux récents, notamment ceux de J. Devisse et de F. de Medeiros¹³, ont montré clairement comment cette ignorance et l'identification erronée de l'Afrique noire à l'Islam avaient conduit les Européens à considérer les Noirs d'Afrique comme des êtres inférieurs, incarnant le mal et le péché. L'attitude négative, les préjugés et l'hostilité des Européens vis-à-vis des peuples de race noire sont apparus dès l'époque médiévale, avant d'être plus tard renforcés par la traite et l'esclavage.

L'Afrique, l'Asie et l'océan Indien

Le rôle joué par l'océan Indien dans l'histoire de l'Afrique ayant déjà été analysé sous ses principaux aspects dans le volume II du présent ouvrage¹⁴, en particulier du point de vue géographique et océanographique, nous nous bornerons dans ce chapitre à examiner les faits significatifs survenus entre le VII^e et le XI^e siècle.

Au cours des deux dernières décennies, quelques colloques de spécialistes et un certain nombre de travaux collectifs ont été consacrés à l'étude des relations entre les différentes régions de l'océan Indien¹⁵; tous ont davantage attiré l'attention sur les problèmes non résolus et dégagé des orientations pour les recherches ultérieures qu'apporté des réponses définitives aux très nombreuses questions qui subsistent et qui intéressent au plus haut point l'histoire de l'Afrique et des îles adjacentes.

Les problèmes qui restent à résoudre sont particulièrement nombreux en ce qui concerne la période étudiée dans le présent volume. La principale difficulté tient au fait que, par un singulier concours de circonstances, la documentation dont nous disposons sur cette période de l'histoire de l'océan Indien et des relations entre les pays situés sur son pourtour est des plus minces, contrairement à celle que nous possédons sur les époques antérieures et ultérieures.

Indépendamment de certains parallélismes des cultures matérielles, elle consiste à ce jour en quelques relations, souvent de seconde main, rédigées à partir du X^e siècle par des auteurs musulmans, et en un petit

12. Le terme «Maure» (et autres dérivés du latin *Mauri*) a servi pendant longtemps à désigner à la fois les musulmans et les Noirs; la distinction entre «Maures blancs» et «Maures noirs» (*Blackamoors* en anglais) ne sera faite que plus tard; voir J. Devisse, 1979a, p.53-54 et notes de la page 220.

13. *Ibid.*, p.47 et suiv. et *passim*; F. de Medeiros, 1973.

14. Voir Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. II, chap. 22.

15. Voir principalement D. S. Richards (dir. publ.), 1970; M. Mollat, 1971; Colloque de Saint-Denis, 1972; H. N. Chittick et R. I. Rotberg (dir. publ.), 1975; Unesco, 1980.

nombre de découvertes archéologiques d'objets de provenance asiatique, faites en des points épars du littoral et des îles de l'Afrique orientale. Cette situation est encore aggravée par l'insuffisance de matériaux historiques concernant l'Inde du Sud et l'Asie du Sud-Est, dont l'histoire durant cette période est bien moins connue que celle des pays islamiques situés à l'ouest de l'Inde. Une autre difficulté concerne les datations : on trouve certes en Afrique des plantes dont l'origine asiatique est indiscutable, et certaines langues africaines — en particulier le kiswahili — contiennent un grand nombre de mots empruntés à l'Inde, mais il est difficile de déterminer avec précision l'époque où ces apports ont eu lieu. Quant aux autres questions et problèmes qui restent à résoudre, il n'est que de jeter un coup d'œil à la longue liste qu'en dressent les auteurs du rapport de la réunion de l'Unesco sur les relations historiques à travers l'océan Indien¹⁶ pour mesurer l'ampleur des recherches qu'il conviendrait d'entreprendre avant de se former une vision plus nette des contacts qui se sont noués entre les différents pays de cette aire.

Le commerce musulman

Nous avons montré plus haut la place importante qu'occupait l'Empire islamique dans les relations entre continents, aussi ne reviendrons-nous pas sur les différents facteurs qui ont contribué à lui assurer la suprématie dans les domaines de l'économie, du commerce, de la navigation, etc.

Contrairement à la Méditerranée, l'océan Indien a été dans l'ensemble une zone de paix. Aussi loin qu'on remonte dans le temps, les relations commerciales entre les peuples de l'océan, si elles n'ont pas toujours été également profitables à toutes les parties, ne furent que rarement troublées par des guerres. Les intérêts économiques permanents semblent l'avoir emporté sur les ambitions politiques passagères, et les impératifs commerciaux avoir eu raison des rivalités entre États. Dans le bassin méditerranéen au début du Moyen Âge, les puissances musulmane et chrétienne étaient engagées dans une lutte incessante et, même si les contacts commerciaux n'ont jamais été totalement interrompus, l'état de guerre n'était pas, d'une manière générale, propice aux échanges. Par contre, l'expansion de l'Islam dans l'océan Indien n'a eu aucune incidence sur les activités commerciales des Arabes et des Persans parce que les marchands étaient soucieux de ne pas compromettre les liens commerciaux existants par un prosélytisme excessif.

Cela ne signifie pas pour autant que les relations commerciales avec l'océan Indien aient été idylliques. Outre la traite des esclaves, qui était bien souvent l'occasion d'affrontements et de violences, la piraterie sévissait largement pendant toute la période étudiée, sans jamais — il faut le souligner — atteindre les dimensions qu'elle avait prises en Méditerranée, où elle était exacerbée, et même encouragée, par les antagonismes religieux.

16. Unesco. 1980.

D'autres facteurs négatifs sont venus troubler les activités par ailleurs toujours prospères des musulmans. Dans la deuxième moitié du IX^e siècle, deux événements ont profondément perturbé le commerce dans l'océan Indien. Le premier fut la grande révolte des Zandj dans la région du sud de l'Iraq et du golfe Arabo-Persique entre 252/866 et 270/883¹⁷. Certains des ports les plus importants — Bašra, Ubulla, Abadan — furent dévastés, et Bagdad fut coupée de la mer. Ceux des marchands résidant dans ces villes qui survécurent aux massacres se réfugièrent à l'intérieur des terres ou dans d'autres ports et beaucoup d'embarcations furent perdues. Le commerce maritime fut interrompu dans cette région pendant plus de quinze ans faute de capitaux, de marchandises et de navires.

Un second coup fut porté presque simultanément au commerce musulman, lorsque les troupes du rebelle chinois Huang Ch'ao mirent à sac Canton en 265/878 et massacrèrent un nombre considérable de commerçants étrangers, originaires pour la plupart des pays musulmans. Il semble toutefois qu'un certain nombre d'entre eux aient eu la vie sauve, car l'auteur à qui nous devons le récit de ce désastre note que les rebelles pressurèrent les capitaines arabes, frappèrent les marchands de taxes illégales et s'approprièrent leurs biens¹⁸.

Deux calamités de cet ordre ne pouvaient manquer d'affecter la navigation marchande musulmane. Les ports situés à l'extrémité du golfe Persique connurent une période de déclin et plus à l'est, les musulmans préférèrent relâcher désormais à Kalah (sur la côte ouest de la péninsule malaise), port rattaché à l'époque à l'empire sumatranais de Śrīvijāya (voir p. 48 ci-après), et y rencontrer leurs homologues chinois.

En dépit des catastrophes du IX^e siècle et des tendances monopolisatrices des souverains de Śrīvijāya, le commerce musulman se releva progressivement et retrouva lentement son importance passée. Les désastres survenus au X^e siècle — le sac de Bašra par les Karmates d'Arabie orientale en 308/920, l'incendie de toute la flotte d'Oman en 330/942 par le souverain de Bašra qu'elle assiégeait, ou le tremblement de terre qui détruisit Sīrāf en 366/977 — ne parvinrent même pas à interrompre le trafic des navires musulmans sur les routes de l'océan Indien.

Au siècle suivant, le déclin du califat abbaside au Moyen-Orient et l'essor simultané des Fatimides en Afrique du Nord ont marqué un tournant capital pour le commerce musulman. La concurrence séculaire entre la route aboutissant au golfe Persique et celle de la mer Rouge prit alors fin et la seconde, qui pendant de nombreux siècles n'avait joué qu'un rôle mineur dans le commerce de l'océan Indien, supplanta définitivement la première.

Jusqu'à présent, nous nous sommes intéressés au rôle joué par les Arabes et les Persans musulmans dans le réseau de relations qui s'était établi dans

17. Voir le chapitre 26 ci-après, et, pour la double datation, se reporter à la chronologie au début de cet ouvrage.

18. G. F. Hourani, 1951, p. 77-79.

l'océan Indien. Il nous faut maintenant examiner la place qu'occupèrent les autres peuples — Africains, Indiens, Indonésiens et Chinois. Dans quelle mesure prirent-ils part à ces relations? Les apports culturels et matériels des trois derniers d'entre eux à l'Afrique ont-ils résulté de contacts directs ou de contacts indirects?

Toutes ces questions renvoient à cet autre problème: ne sommes-nous pas amenés à surestimer le rôle joué par les musulmans dans l'océan Indien du seul fait que la plus grande partie des témoignages et des documents dont nous disposons se rapportent à leurs activités? Seule une étude minutieuse de tous les éléments d'information disponibles pourrait nous permettre de trancher; déjà, la découverte de certains faits et aspects nouveaux nous aide à mieux comprendre le rôle des peuples non musulmans dans l'océan Indien. Cette réévaluation ne semble pas toutefois remettre en question la thèse de la prépondérance globale des musulmans dans cette région.

Il n'y a pas lieu de s'en étonner car cette suprématie du commerce musulman n'a rien de fortuit: elle est le reflet du dynamisme de toute la structure socio-économique du monde musulman de l'époque, ainsi que de sa situation géographique favorable, à la croisée des continents. Aucune des aires culturelles de l'Ancien Monde n'a pu, on l'a vu, maintenir à cette époque des contacts durables avec toutes les autres; l'aire islamique a été la seule qui ait tissé un véritable réseau commercial entre continents. Or la période comprise entre le VII^e et le XI^e siècle correspond précisément au moment où ce commerce avec d'autres continents atteignait son plein développement, sinon sa plus grande expansion.

Le commerce chinois

Voyons à présent ce qu'il en fut des autres nations. Nous nous intéresserons en premier à la Chine, pour la raison principale qu'un certain nombre de travaux très complets ont déjà été consacrés aux activités des Chinois dans l'océan Indien et à leurs contacts avec l'Afrique¹⁹. Dans l'Antiquité et au Moyen Age, les relations entre la Chine et les autres grandes régions de l'Ancien Monde — l'Inde, l'Asie occidentale et le bassin méditerranéen — étaient presque totalement fondées sur l'exportation — de la soie essentiellement et, plus tard, de la porcelaine.

Bien que les Chinois aient possédé le savoir et les moyens techniques requis pour entreprendre de longs voyages sur l'océan Indien dès l'époque de la dynastie des Tang (618-906), leurs navires marchands ne s'aventurèrent pas au-delà de la péninsule malaise. Cette absence des Chinois de l'océan Indien s'explique par des raisons d'ordre culturel et institutionnel²⁰. Au cours des siècles qui ont immédiatement précédé l'essor de l'Islam, l'île de Ceylan (aujourd'hui Sri Lanka) était le principal entrepôt commercial entre la Chine et l'Asie occidentale. Les navires du royaume de Champa ou des États indo-

19. Voir J. J. L. Duyvendak, 1949; T. Filesi, 1962, 1970.

20. Wang Gungwu, 1980.

nésiens allaient aussi loin à l'ouest que Ceylan ; au-delà, le commerce avec l'Occident était entre les mains des Persans et des Axumites.

Les Chinois ne connaissaient l'océan Indien que par les récits des Indiens, des Persans et, plus tard, des intermédiaires arabes. Ils semblent avoir ignoré qu'un autre continent existait par-delà l'océan. Les descriptions fragmentaires de l'Afrique et des Africains qui se rencontrent dans la littérature chinoise semblent reprises de récits de musulmans. Les Chinois furent donc amenés à considérer les Africains comme des sujets des souverains musulmans, et leurs contrées comme une partie de l'Empire arabe²¹. Il leur était facile de se procurer les produits africains qu'ils désiraient et appréciaient auprès des marchands étrangers qui se rendaient dans les ports chinois sur leurs propres navires.

Parmi les produits d'Afrique parvenus jusqu'en Chine, les plus importants étaient l'ivoire, l'ambre gris, l'encens et la myrrhe, ainsi que les esclaves zandj²². Dans son fameux récit de l'attaque de *Ḳanbalū* (Pemba) par le peuple des *Wāḳ-Wāḳ* en 334/945-946, Ibn Lākīs rapporte que les Chinois étaient aussi acquéreurs de carapaces de tortue et de peaux de panthère²³.

On a cru un moment que l'histoire de l'Afrique orientale pourrait être reconstituée à partir des porcelaines chinoises²⁴. De fait, une énorme quantité de porcelaines chinoises ont été mises au jour dans les villes côtières de l'Afrique orientale, ce qui donne à penser qu'elles constituaient une part importante des exportations chinoises en Afrique. Des éclats rappelant étroitement ceux de la côte orientale ont également été découverts en Somalie et dans le sud de l'Arabie. Toute la partie occidentale de l'océan Indien peut donc être considérée comme une aire homogène en ce qui concerne ce type d'exportations²⁵. Toutefois, ces porcelaines chinoises sont pratiquement toutes postérieures au XI^e siècle. Il en va de même des pièces de monnaie chinoises découvertes sur la côte. Les éléments dont nous disposons suggèrent donc que si la Chine a depuis des temps anciens importé des marchandises africaines, elle n'a elle-même exporté ses produits en grande quantité qu'après le XI^e siècle. Comme il a déjà été dit, les échanges entre la Chine et l'Afrique ne se faisaient pas à travers des contacts directs, mais passaient par le réseau commercial mis en place dans l'océan Indien par les musulmans.

Le commerce indien

Le rôle de l'Inde dans l'océan Indien, en particulier durant le premier millénaire de l'ère chrétienne, reste encore à préciser, en ce qui concerne notamment la place des Indiens dans le commerce international et leurs influences dans différentes parties de cette région. L'absence presque totale

21. *Ibid.*

22. Voir le chapitre 26 du présent volume.

23. Buzurg ibn *Shahriyār*, 1883-1886 ; voir également le chapitre 25 du présent volume.

24. Sir Mortimer Wheeler, cité par G. S. P. Freeman-Grenville, 1962*a*, p. 35.

25. *Ibid.*

de documents d'origine indienne concernant la période qui nous intéresse ne facilite guère l'élucidation de ce problème complexe.

L'une des premières constatations qui s'impose est le contraste saisissant qui existe entre les régions orientales et occidentales de l'océan Indien du point de vue des influences indiennes. Dans toute l'Asie du Sud-Est, les influences culturelles de l'Inde sont manifestes sur le plan matériel comme sur le plan spirituel, même si, dans certaines régions, elles ont ensuite été supplantées par l'Islam. A l'autre extrémité de l'océan, on ne trouve rien qui puisse se comparer avec Borobudur, les anciennes épopées javanaises inspirées du Rāmāyaṇa, l'hindouisme balinaï, les emprunts au sanskrit de dizaines de langues, pour ne citer que ces quelques exemples. Tout se passe comme si les Indiens avaient tracé une ligne du nord au sud à travers l'océan Indien et choisi délibérément de ne plus s'intéresser qu'à ce qui se trouvait à l'est de cette ligne. Ce repli à l'est doit s'être produit vers le milieu du I^{er} millénaire, car les documents ne manquent pas pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, qui attestent la venue régulière de navires indiens sur les rivages occidentaux de l'océan et les influences indiennes en Éthiopie et même en Nubie mais, comme l'a fait observer à juste titre D. K. Keswani²⁶, cette période glorieuse de la navigation maritime indienne n'a pas duré bien longtemps. Cela étant, l'impact de la culture indienne a été infiniment plus faible sur cette partie de l'Afrique que sur l'Asie du Sud-Est. Plus tard, au moment de l'essor des villes côtières de l'Afrique orientale, les Indiens commencèrent à jouer un rôle de plus en plus important dans le commerce entre l'Afrique et l'Inde, mais il sera alors trop tard pour que la culture indienne exerce une influence plus profonde sur cette société déjà islamisée.

Entre le VII^e et le XI^e siècle, les relations entre l'Afrique et l'Inde semblent avoir atteint leur niveau le plus bas²⁷. Des contacts avaient lieu néanmoins, le plus souvent d'ordre commercial. De tout temps, l'un des principaux produits africains exportés en Inde a été l'ivoire. Le commerce de l'ivoire était déjà florissant dans l'Antiquité et rares sont les sources arabes qui n'en font pas mention lorsqu'elles décrivent la côte orientale de l'Afrique. Al-Mas'ūdī (mort en 345/956) note que l'ivoire d'Afrique orientale était destiné à être exporté en Inde et en Chine, et il ajoute qu'Oman en était le principal entrepôt. Cela confirme ce que nous avons déjà suggéré, à savoir qu'il n'y avait pas à l'époque de contacts directs entre l'Afrique et l'Inde²⁸. En ce qui concerne les autres produits d'exportation, nous ne possédons aucun élément d'information relatif à cette période, mais il ne faut pas oublier que les fameuses indications fournies par al-Idrīsī (mort en 549/1154) sur les exportations de fer africain en Inde se rapportent, selon

26. Voir D. K. Keswani, 1980, p.42.

27. Certains documents font état de pirates indiens opérant à cette époque à partir de Socotra, mais les pirates contribuent rarement à propager les valeurs culturelles. Al-Muḥaddasī, 1877, p. 14; al-Mas'ūdī, 1861-1877, vol. 3, p. 36-37; voir G. F. Hourani, 1951, p. 80.

28. Voir G. S. P. Freeman-Grenville, 1962a, p.201-202, où l'auteur analyse les raisons commerciales et maritimes de cette absence de contacts directs.

toute vraisemblance, à une époque plus ancienne, c'est-à-dire la période qui nous intéresse. Le fer africain a joué un rôle important dans le développement de l'une des branches de l'artisanat indien : la fabrication des lames d'acier. Il semble que ce soit un des rares cas où l'Afrique ait exporté autre chose qu'un produit brut : en effet, ce n'était pas du minerai qui était exporté (les vaisseaux de l'époque ne pouvaient de toute façon transporter une cargaison aussi volumineuse), mais du fer déjà traité, probablement sous forme de gueuses²⁹.

Alors qu'aux époques ultérieures de nombreux esclaves importés d'Afrique accédèrent à une position élevée en Inde, rien de tel ne se produisit pendant la période considérée. Un certain nombre d'esclaves africains furent vraisemblablement importés en Inde en passant par l'Arabie ou la Perse, mais aucun document ou élément quelconque n'est venu à ce jour le confirmer. Nous manquons également d'informations sur les mouvements de populations qui ont pu se produire dans l'autre sens, de l'Inde vers l'Afrique. De nombreuses traditions orales de la côte et des îles adjacentes mentionnent fréquemment un peuple appelé Debuli (ou Wadebuli) qui, pense-t-on, serait arrivé sur la côte avant même les *Shīrāzī*, c'est-à-dire avant le XII^e siècle. Leur nom est associé à certaines constructions anciennes. Il serait dérivé de celui du grand port d'al-Daybul (Dabhol) situé à l'embouchure de l'Indus³⁰. La date de leur arrivée sur la côte est fortement controversée, certaines traditions la situant avant la conversion des villes côtières à l'islam, d'autres au moment de l'introduction des armes à feu, c'est-à-dire à une époque assez tardive. Nous ne connaissons qu'une personne ayant eu la *nisba* al-Dabuli : il s'agit d'un homme que les Portugais firent sultan de Kilwa en 1502 de l'ère chrétienne.

Il n'est pas pour autant exclu que des Indiens se soient établis — selon toute vraisemblance comme marchands — sur la côte à des époques plus reculées. Si tel fut bien le cas, ils ne devaient pas être bien nombreux pour ne pas avoir laissé de traces plus concrètes dans les documents écrits ou les vestiges culturels. Le kiswahili contient certes de nombreux emprunts aux langues de l'Inde, mais il n'a pas été possible à ce jour de déterminer à quelle époque ils ont été introduits. Compte tenu, toutefois, de ce que nous savons avec certitude de l'accroissement du nombre des immigrants indiens au cours des siècles suivants, il semble bien que ces termes ont été empruntés à une époque relativement récente, et certainement pas au cours de la période que nous étudions.

Les contacts avec l'Indonésie

Si les contacts entre l'Afrique d'une part et la Chine et l'Inde d'autre part ont été, on l'a vu, surtout indirects, une autre contrée située dans la partie orientale de l'océan Indien a marqué incontestablement de son empreinte certaines régions au moins de l'Afrique. Le rôle joué par les Indonésiens

29. Al-Idrīsī, 1970, vol. I, *Iklīm* I/8, p. 67-68.

30. Voir J. M. Gray, 1954, p. 25-30; G. S. P. Freeman-Grenville, 1962a, p. 202-203.

dans le peuplement de Madagascar est depuis longtemps reconnu. A l'heure actuelle, l'une des tâches prioritaires des spécialistes de l'histoire malgache est d'élucider comment les éléments d'origine indonésienne et africaine se sont conjugués pour former la culture malgache. Ces aspects de l'histoire malgache et autres problèmes connexes étant traités dans d'autres chapitres de cet ouvrage³¹, nous n'aborderons ici que les questions qui intéressent directement le continent africain.

Il semble aujourd'hui que l'on ait exagéré le poids des influences indonésiennes sur le continent africain. Il n'existe pratiquement aucune preuve d'une pénétration directe des Indonésiens en Afrique orientale comparable à celle qui s'est produite à Madagascar. Jusqu'à présent, aucun élément archéologique, linguistique ou anthropologique n'a pu être découvert qui atteste une présence prolongée des Indonésiens. La théorie d'Hubert Deschamps³², selon laquelle les Protomalgaches auraient séjourné sur le littoral africain, où ils se seraient mêlés ou mariés aux autochtones, avant de s'établir sur l'île de Madagascar, n'est étayée par aucune preuve. Raymond Kent est allé plus loin encore en situant la migration d'Indonésie en Afrique orientale avant l'arrivée dans cette région des groupes de langue bantu. Des contacts auraient ensuite eu lieu entre Indonésiens et Bantu, qui se seraient mêlés dans l'intérieur des terres, et le peuple afro-malgache serait issu de ce métissage. L'expansion des Bantu en direction des régions côtières aurait forcé ce peuple à émigrer à Madagascar³³.

Ces théories reposent sur l'idée que les Indonésiens étaient incapables d'émigrer d'une seule traite d'un bord à l'autre de l'océan Indien. Les noms d'un certain nombre d'étapes sont avancés en corollaire — îles Nicobar, Sri Lanka, Inde, archipel des Laquedives et des Maldives — de sorte que la migration indonésienne est décrite comme une série de bonds relativement courts d'île en île, entrecoupée de séjours en Inde et en Afrique orientale. Une telle hypothèse n'a en soi rien d'impossible ou d'inconcevable, mais ces séjours ont dû être relativement courts, car les Indonésiens n'ont laissé aucun vestige apparent de leur présence en ces lieux.

Un certain nombre d'auteurs, et notamment G. P. Murdock, ont fait grand cas de ce qu'il est convenu d'appeler le « complexe botanique malais », lequel comprend le riz, la banane, le taro, l'igname, l'arbre à pain et autres plantes ayant formé par la suite l'alimentation de base de nombreux Africains. Murdock, et d'autres avec lui, estime que ces plantes ont été introduites à Madagascar au I^{er} millénaire avant l'ère chrétienne par des migrants venus d'Indonésie, qui auraient longé la côte sud du continent asiatique avant d'atteindre le littoral de l'Afrique orientale. Sans aborder le problème complexe de l'origine de ces plantes, nous aimerions faire observer que les plantes cultivées peuvent fort bien se diffuser sans que les peuples qui ont été les premiers à les cultiver ou qui les avaient précédemment adoptées émigrent eux-mêmes, comme en témoigne de façon éclatante la manière dont certaines cultures américaines se sont répandues dans toute l'Afrique occidentale et

31. Voir chapitre 25 ci-après et Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. II, chap. 28.

32. H. Deschamps, 1960.

33. R. K. Kent, 1970.

centrale après le XVI^e siècle. Il reste bien entendu possible que certaines plantes de l'Asie du Sud-Est aient été introduites ultérieurement sur le continent africain à partir de Madagascar.

Cela étant, il ne fait aucun doute que les Indonésiens étaient des navigateurs habiles et expérimentés et qu'ils ont entrepris depuis leur île d'origine de nombreuses expéditions dans toutes les directions. Outre qu'ils furent peut-être les premiers à commercer à travers l'océan avec la Chine, ils se montrèrent particulièrement actifs sur les routes maritimes menant à l'Inde. Dans la deuxième moitié du I^{er} millénaire, de grandes puissances maritimes firent leur apparition en Indonésie comme l'empire de Śrīvijāya à Sumatra (VII^e-XIII^e siècle) et le royaume de la dynastie des Śailendra (VIII^e siècle) à Java, lequel a ensuite étendu sa domination à Śrīvijāya³⁴.

Nous ne nous intéresserons ici qu'aux seuls aspects de leur histoire qui se rapportent à la situation générale dans l'océan Indien ou qui concernent leurs contacts éventuels avec l'Afrique. Le royaume de Śrīvijāya, dont le centre se trouvait à l'origine dans le sud-est de Sumatra, fait son apparition comme puissance maritime dans la deuxième moitié du VII^e siècle. Son expansion territoriale et commerciale se poursuit au cours des siècles suivants et, au X^e siècle, son souverain est décrit dans les premiers récits de géographes arabes ou persans comme le maharaja par excellence, le plus puissant et le plus important monarque de toute la région, le « Roi des îles des mers orientales ». Les dirigeants de Śrīvijāya réussirent à contrôler les principaux ports de la région, s'assurant du même coup le monopole du commerce des épices dans un vaste rayon. La maîtrise du détroit de Malacca leur donnait un énorme avantage, car tous les navires devaient emprunter ce détroit et relâcher dans ses ports. Le royaume entretenait des relations stables et amicales avec les Chola du sud de l'Inde et avec la Chine jusqu'au premier quart du XI^e siècle.

Après l'anéantissement quasi total en 265/878 de la colonie de marchands musulmans établie en Chine (voir p. 42) et le déclin des relations commerciales directes entre musulmans et Chinois qui s'ensuivit, les souverains de Śrīvijāya sauront habilement se tailler une place dans cette activité lucrative. Les navires musulmans faisant route vers l'est et les navires chinois se rendant au sud se rencontraient dans le détroit de Malacca, à Kalah, port placé sous la suzeraineté de l'Empire indonésien. Dans le même temps, les navires de Śrīvijāya prenaient part au commerce de l'océan Indien. Les liens étroits qui s'étaient noués entre l'Indonésie et l'Inde du Sud sont attestés par les inscriptions des monastères et des écoles bouddhiques de Negapatam. Nous disposons d'autre part de textes arabes, peu nombreux mais extrêmement précieux, sur les expéditions indonésiennes dans la partie occidentale de l'océan Indien. Le premier est le récit bien connu de l'attaque de ʿĀnbalū (Pemba) par les Wāḵ-Wāḵ en 334/945-946³⁵.

34. Voir D. G. Hall, 1964, p. 53 et suiv.

35. Voir Buzurg ibn Šahriyār, 1883-1886, p. 174-175 ; on trouvera dans Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. II, p. 768-769, la traduction complète de ce récit, dont le texte exact de la deuxième phrase est : « ils arrivèrent là dans un millier d'embarcations et les combattirent avec la dernière vigueur [les habitants de ʿĀnbalū], sans toutefois pouvoir en venir à bout... ».

Le fait que les attaquants aient mis une année entière pour traverser l'océan depuis leur pays d'origine incitait déjà en son temps l'auteur du récit à conclure que les îles des Wāk-Wāk se situaient à l'opposé de la Chine. G. Ferrand a montré que les auteurs musulmans désignaient sous le nom de Wāk-Wāk deux régions ou deux ethnies différentes, l'une se situant quelque part dans la région sud-ouest de l'océan Indien et comprenant Madagascar et la côte africaine jusqu'au sud de Sufāla, et l'autre en Asie du Sud-Est, dans l'actuelle Indonésie³⁶. Diverses fables et légendes étaient rapportées à leur propos, auxquelles les auteurs successifs ont ajouté maints détails contradictoires, de sorte que le tableau d'ensemble est extrêmement confus. Il semble toutefois que personne n'ait encore prêté attention au fait que, par une curieuse coïncidence, les Wāk-Wāk sont toujours associés dans les ouvrages géographiques arabes à des régions où des peuples d'origine indonésienne ou malaise cohabitaient ou vivaient en voisinage avec des peuples négroïdes, ou étaient mêlés à eux. C'est ainsi qu'al-Bīrūnī³⁷ écrit que les peuples de l'île Wāk-Wāk sont noirs de peau bien qu'à proximité vivent d'autres peuples à la peau plus claire et ressemblant aux Turcs (terme générique utilisé par les musulmans pour désigner les races mongoloïdes). Al-Bīrūnī pensait ici à certaines régions de l'Asie du Sud-Est et l'endroit qu'il appelle Wāk-Wāk est soit la Nouvelle-Guinée (Irian), où aujourd'hui encore existe une localité nommée Fakfak, soit l'une des îles Moluques, en partie habitées par des Mélanésiens, à moins qu'il s'agisse tantôt de l'une et tantôt de l'autre. Beaucoup d'auteurs musulmans n'étaient pas toujours en mesure — ou ne se souciaient pas — d'indiquer l'origine ethnique précise du peuple dit Wāk-Wāk, de sorte que l'on doit chaque fois analyser le contexte dans lequel ce terme apparaît pour tenter d'en déterminer la signification probable.

En l'occurrence, certains détails de la relation d'Ibn Lākīs indiquent nettement que le lieu d'origine de ces Wāk-Wāk se situait en Asie du Sud-Est. Or, sachant qu'à cette époque la principale puissance maritime de la partie orientale de l'océan Indien était l'empire de Śrīvijāya, il ne paraît pas abusif de voir dans cette expédition au long cours une tentative du royaume indonésien pour étendre son domaine commercial de manière à avoir un accès plus direct aux produits africains et à tourner le monopole des musulmans. Ce n'était peut-être pas, au reste, la première tentative de ce type : il est possible que ces expéditions aient commencé dans la deuxième moitié du IX^e siècle, au moment où les activités commerciales des musulmans étaient sérieusement compromises par la révolte des Zandj et par l'expulsion des marchands étrangers hors des ports chinois. Il reste à savoir jusqu'à quel point ces expéditions sont liées aux nouvelles vagues de migrations indonésiennes qui atteindront Madagascar entre le X^e et le XII^e siècle (al-Idrīsī confirme que des navires indonésiens continuèrent à visiter les rivages africains et malgaches au cours des siècles suivants.) Il n'est pas exclu, d'autre part, que ces migrations tardives aient été d'une manière ou d'une autre liées aux invasions

36. G. Ferrand, 1929. Pour une étude plus récente de la question, voir G. R. Tibbets, 1979, p. 166-177.

37. Al-Bīrūnī, 1887, p. 164; pour la traduction anglaise, voir 1888, vol. 1, p. 210-211.

ou incursions lancées par les Chola du sud de l'Inde contre Śrīvijāya dans la première moitié du XI^e siècle, attaques qui affaiblirent considérablement le royaume indonésien et auraient pu pousser sa population à s'enfuir ou à émigrer. Il est difficile de parvenir à plus de certitude en l'absence de documents pertinents sur l'histoire de Śrīvijāya.

Conclusion

Par rapport à la période précédente, les contacts mutuels entre le continent africain et les autres parties de l'océan Indien ont évolué à la fois sur le plan qualitatif et sur le plan quantitatif.

On observe tout d'abord un renforcement régulier de la présence des peuples du Moyen-Orient dans toute cette aire, et en particulier sur la côte orientale de l'Afrique, où Arabes et Persans surent développer des activités commerciales remontant aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Cette nouvelle expansion s'est produite alors que le califat devenait une grande puissance politique, culturelle et économique capable d'unifier un vaste territoire, ce qui permit aux musulmans de s'assurer le monopole du commerce avec l'Afrique orientale et d'acquérir une position dominante dans les relations entre les différents pays de cette région. Si ces contacts ont, à n'en pas douter, favorisé en Afrique l'essor de certaines villes côtières, devenues des centres commerciaux d'importance internationale, et l'apparition d'une classe d'entrepreneurs autochtones, il ne faut pas oublier que, dans le même temps, un grand nombre d'esclaves africains étaient exportés sur d'autres continents et contribuaient à la prospérité économique de divers pays d'Asie, et en particulier du Moyen-Orient.

En second lieu, on note le déclin très net des contacts directs entre l'Afrique et l'Inde. Avant le VII^e siècle, des navires éthiopiens commerçaient avec certains ports de l'Inde, comme l'attestent amplement les très nombreuses pièces de monnaie indiennes (de Kush) découvertes en Éthiopie, ainsi que les nombreuses influences indiennes, matérielles et intellectuelles, décelables dans la culture éthiopienne. À compter du VII^e siècle et jusqu'au XI^e siècle, ces influences vont cesser de s'exercer, pour la raison principale que les échanges entre l'Inde et l'Éthiopie seront désormais aux mains des musulmans, qui marqueront ces relations de leur propre empreinte culturelle.

Enfin, malgré la suprématie exercée par les musulmans dans l'océan Indien, les Indonésiens purent maintenir des contacts avec Madagascar, voire avec certaines parties du littoral africain, même s'ils n'ont vraisemblablement exercé sur le continent qu'une influence négligeable. Les affirmations de certains auteurs concernant une contribution décisive de l'Indonésie à la culture africaine doivent être considérées comme des spéculations ne reposant sur aucune donnée solide. Il en va bien sûr différemment dans le cas de Madagascar, dont les liens avec l'Indonésie ne sauraient être mis en doute.

Il nous reste à examiner le rôle que les peuples d'origine africaine ont joué dans l'océan Indien. Ce faisant, il nous faut garder présent à l'esprit que seule une infime partie du continent — l'étroite bande du littoral — se trouvait à cette époque en contact avec le monde extérieur. Le nombre

d'Africains ayant pu se trouver en position d'exercer ou de recevoir une influence quelconque a dû être assez limité. La situation diffère donc sensiblement de celle qui prévalait en Afrique occidentale, où les contacts transculturels se sont produits sur un front beaucoup plus vaste et beaucoup plus profond. Néanmoins, le rôle des Africains de la côte orientale n'a été nullement négligeable; au contraire, ils ont contribué à modifier profondément les destinées d'un grand empire. La révolte des Zandj, authentique soulèvement de protestation sociale, a eu des conséquences considérables dans un grand nombre de domaines — politique, social, économique. Elle a ébranlé l'unité de l'Empire musulman en provoquant la scission de certaines provinces importantes et, à terme, la chute du vieux régime des Abbasides. La crise politique déclenchée par la révolte a accentué le clivage entre les classes sociales, et les nantis, craignant pour leurs privilèges, ont commencé à faire appel aux armées professionnelles des Turcs et autres mercenaires, seuls capables à leurs yeux de maintenir l'ordre: ainsi s'ouvrait une nouvelle ère de l'histoire du Moyen-Orient musulman. Le soulèvement fut également une leçon pour les classes régnautes: désormais, les musulmans orientaux allaient se garder d'employer massivement des esclaves pour des projets de grande envergure, et il semble que l'exploitation des esclaves pour les travaux d'agriculture et d'irrigation ait été abandonnée. Ce changement allait à son tour provoquer au siècle suivant l'apparition du féodalisme comme mode de production dominant dans les pays musulmans de l'Orient, l'exploitation féodale se substituant à l'esclavagisme. Faute de données statistiques, il est toutefois impossible de savoir si le nombre des esclaves africains importés dans cette région a alors diminué. Une autre conséquence de la révolte des Zandj a été, semble-t-il, d'aviver les sentiments raciaux: les Africains de race noire devinrent objets de mépris en dépit des enseignements de l'Islam, et de nombreux thèmes reflétant une attitude négative envers les Noirs apparurent pour la première fois dans la littérature musulmane.

D'autres aspects de la période de l'histoire africaine étudiée dans ce volume sont dus en partie à l'interaction des différentes régions de l'océan Indien. C'est ainsi que s'explique, par exemple, la part accrue que les villes de la côte orientale de l'Afrique prirent au commerce maritime international. Même si les transports maritimes étaient aux mains des marchands étrangers, les producteurs et les exportateurs étaient les peuples africains de la côte. Certes, la civilisation swahili n'atteindra son plein épanouissement politique, économique et culturel qu'au cours des siècles suivants, mais c'est précisément entre VII^e et le XI^e siècle que les bases de cet essor ont été jetées.